

Opéra de Monte-Carlo : un Tannhäuser historique ?

Le petit monde des Wagnériens, venus des quatre coins du monde, s'était donc donné rendez-vous à l'Opéra de Monte-Carlo pour découvrir une rareté : Tannhäuser.

Un Tannhäuser présenté la version dite «de Paris», que Wagner adapta tout spécialement pour la capitale et qui est pour le public français quasiment inconnue. L'ouvrage entièrement chanté en Français est modifié de manière substantielle, le rôle de Vénus initialement écrit pour une soprano est confié à une mezzo-soprano et le long duo du premier acte est réharmonisé et réorchestré. Au final cette version de Paris fut un échec retentissant pour des raisons diverses et plus ou moins justifiées mais elle ne resta à l'affiche que trois soirées. L'Opéra de Monte-Carlo s'est donc attaché à faire revivre ce spectacle et a effectué à cet effet un travail considérable ; le matériel d'orchestre notamment a dû être entièrement reconstitué, celui des représentations initiales n'ayant jamais été édité.

Si l'aspect historique qui été particulièrement soigné est totalement abouti, le volet artistique paraît plus discutable pour certains choix de mise en scène ou de distribution vocale.

Côté mise en scène, l'aspect visuel regorge de vidéos plutôt bien réussies mais reste conventionnel avec un Vénusberg haut en couleurs,



Alain Hanel



Alain Hanel

la salle des chanteurs de la Wartburg au second acte et un tableau final dans un paysage enneigé et glacial. Mais sur le fond, le propos manque parfois de piquant, ainsi l'orgie du premier acte qui, une fois n'est pas coutume dans le répertoire classique, permet toutes les audaces, se révèle d'un «soft» quasi décevant. Les innovations empruntent, quant à elles, un curieux chemin : pourquoi donc

proposer un suicide pour Elisabeth qui se taillade les veines contrevenant ainsi fondamentalement aux règles de l'église, pourquoi Wolfram qui rompt l'enchantement en prononçant le nom d'Elisabeth va-t-il céder aux sirènes (pourtant peu aguicheuses) de Vénus et enfin pourquoi faire exécuter Tannhäuser par ses compagnons au pistolet en éclipsant le miracle du fleurissement de la crosse épiscopale ?...

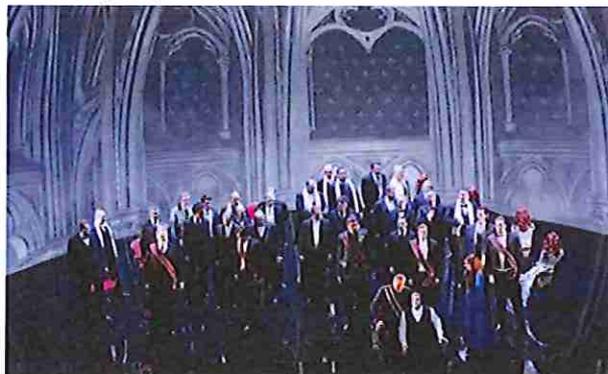
Sur le plateau apparaît un certain déséquilibre. Wolfram et Hermann, incarnés par Jean-François Lapointe et Steven Humes, sont irréprochables et leurs interventions raniment opportunément la flamme du chant wagnérien. Adorable et bien chantant également le père d'Anais Constans est lui aussi en situation. Aude Extremo campe une Vénus convenable mais sans frissons tandis qu'Anne-Marie Kremer peine à restituer les tourments amoureux et mystiques d'Elisabeth. A ce stade de sa carrière José Cura reste un fabuleux artiste, charismatique et percutant mais Tannhäuser n'est ni un lion rugissant, ni un fauve blessé.

Le vrai bonheur de ces représentations se trouve dans la fosse d'orchestre. Nathalie Stutzmann à la baguette domine son sujet et s'empare de la partition avec une conviction appréciée de la remarquable phalange monégasque qui lui réservera un triomphe mérité. A noter également la prestation plus qu'honorable des chœurs qui à l'évidence ont beaucoup travaillé pour l'occasion. Une soirée qui ne restera donc pas historique mais qui a eu l'insigne mérite d'afficher une reconstitution historique.

Yves Courmes



Alain Hanel



Alain Hanel